

gement à vue dans ce décor. Nous nous trouvions au pied de quelque côte abrupte, déchirée de rochers, auxquels le soleil prêtait des proportions et des nuances bizarres. La rivière se resserrait brusquement et franchissait le défilé avec un rapide courant. Dans ces passages peu profonds, nous apercevions des blocs de rochers bleuâtres et de grandes végétations échevelées qui glissaient rapidement sous la barque, en lui déroband les secrets d'un monde sous-marin et féerique. Après ces rapides, le Doubs reprenait ses fonds insondables. Son eau paraissait sombre et noire, bien qu'elle jaillit en gouttes de cristal sous la proue de la barque. D'après l'escarpement des hautes parois de roches qui plongeaient à pic dans l'eau tranquille, je supputais l'effrayante profondeur du vallon que remplit la rivière et je me prenais à frissonner en réfléchissant que j'étais suspendu sur cet abîme, isolé de lui seulement par la frêle ressource d'un esquif que le vent semblait à tout moment devoir renverser. J'étais le seul d'ailleurs à trembler ainsi : M. Gérard paraissait sommeiller et M. Pivalle fumait toujours tranquillement, quittant parfois son cigare, comme si, séduit par les beautés de la route, il eût été jaloux d'en éveiller les échos. De temps en temps aussi, il complimentait notre pilote au sujet de sa manœuvre, qui me paraissait par moment assez difficile.

Peu à peu, le soleil s'éteignit.

M. Pivalle fumait toujours mais chantait plus rarement. M. Léon Gérard s'était tout à fait endormi, et moi je cessais de regarder et d'entretenir Julien. Si tu songes combien la situation, l'heure et le spectacle étaient faits pour m'impressionner, d'autant mieux que je n'avais jamais rien vu dans de semblables conditions, tu ne t'étonneras pas que j'y fusse entièrement captivé. Les images se confondaient insensiblement dans l'obscurité. La rivière, qui brillait presque toujours comme une lame d'argent, se perdait aussi parfois dans